

sa vie depuis son engagement chez Picoigne jusqu'à la séance du conseil de guerre.

Le menton dans la main, Mylord écoutait.

—Pas un mot de cela à personne, conseilla-t-il, pas même à Richein... Ils ne comprendraient pas. Moi, je comprends. Tu sauras, un jour, qui je suis.

Il se leva et écouta un instant, l'oreille tournée vers le sol. Puis, sans bruit, il se glissa près de la sentinelle, avec laquelle il échangea quelques mots, et disparut du côté de la ville.

—Où va-t-il ? se demandait Jean. Quel est cet homme auquel les autres semblent obéir, qui porte des gants, qui reçoit une fortune de France par l'entremise d'un fourrier du train ?

Il pressentait une dramatique histoire, plus dramatique encore que la sienne, mais il ne regrettait pas de s'être montré confiant vis-à-vis du zéphyr.

Si Jean avait pu suivre Mylord, voici ce qu'il eût vu et entendu. A mesure qu'il se rapprochait du village, le zéphyr ralentissait le pas. Il s'arrêta tout à fait. Une forme blanche se dressait devant lui.

—C'est toi, Ben-Ahmar ?

—Oui, sidi missiou...

—Goldschmidt est averti ?

—J'ai vu Goldschmidt.

—Bono, condui-moi d'abord chez... le guide ; et comment se nomme-t-il ?

—Mougreb.

—Il est fidèle ?

—Comme moi. Tous deux, nous sommes de Gafsa, en Tunis.

Cette conversation avait eu lieu en langue arabe, que Mylord parlait comme un fils du prophète. Le zéphyr suivait le gommier, par des ruelles étroites et sombres. Du haut des murs, les chiens de chaque côté hurlaient à la mort ; mais Mylord allait, en sifflant, les deux mains dans les poches.

—Tu n'as pas peur ? demanda l'Arbi.

—Un Français n'a jamais peur.

Ben-Ahmar, enfin, s'arrêta. Il frappa trois fois, de certaine façon, et, peu après, une porte roulait sur ses gonds, sans bruit, sans qu'on eût entendu un pas ni aperçu une lumière quelconque.

Mylord et son compagnon étaient sans doute attendus là aussi, car l'Arabe qui avait ouvert la porte dit, à mi-voix :

—Bonjour, missiou, entrez.

—Parle en ta langue, répondit Mylord, je te comprendrai.

Il s'exprimait si purement que Mougreb, dès qu'ils furent dans la cour, lui toucha le bras, en disant :

—Tu es Arabe ?

—Non, je ne suis pas Arabe.

Après la cour et le couloir, Mougreb introduisit ses visiteurs dans une salle oblongue éclairée par deux mèches qui trempaient dans une huile odorante.

Les murs et le plafond de cette salle, où flottaient des parfums subtils, étaient peints en bleu. Une estrade, sorte de lit de camp, occupait le fond. Mylord s'appuya à l'estrade. Les deux Arabes s'assirent sur des nattes, à l'orientale.

—J'ai vu mes chevaux, commença Mylord, la semaine dernière, à Biskra. Es-tu payé, Mougreb ?

—Goldschmidt m'a payé.

—Ils sont beaux. Tu m'assures qu'ils sont de la race Targui et qu'aucun autre de cette contrée, ne saurait les devancer à la course ?

—Par le Coran... Je suis prêt à le jurer sur les restes du Santon. La gazelle n'est pas plus légère. Demande à Ben-Ahmar. Ils peuvent courir huit jours, sans herbes et sans orge, avec la poudre que je leur préparerai. De l'eau, en huit jours, on en trouve.

—C'est aussi ton intérêt, car je te les abandonnerai dès que je serai en sûreté. Je ne sais encore quand je partirai, mais je partirai, et sous peu, devrais-je gagner Tripoli par Rhat ou Ghadamès et laisser mes os dans le désert. Alors... tu peux me guider à la côte, de Tunis à Tripoli ?

—J'ai conduit plus de cent caravanes. J'irais les yeux fermés, selon que le soleil frapperait ma joue droite ou ma joue gauche, par tout le pays de Tunis. Je connais les noms de tous les djebels et je retrouve mon chemin à la couleur du sable.

—Bien, Mougreb. Nous gagnerons la mer à grandes journées. Je trouverai bien un bateau, par là-bas, ne fût-ce qu'une méchante mahonne, pour me transporter à Malte ou en Sardaigne, et puis, j'enverrai quelqu'un... mais ces choses ne te regardent pas. J'ai seulement besoin de toi, en qualité de guide, et de Ben-Ahmar. Je m'expliquerai avec lui au moment opportun. D'ici là, silence. Que je revoie la mer, et vous aurez, tous deux, de quoi acheter un lot de palmiers dans l'ousis qu'il vous plaira. Voilà pour la commission.

Il jeta quelques pièces d'or aux deux Arabes.

—Arrangez-vous ensemble. Je vous ferai tenir le jour et l'heure du départ par un homme sûr. Au revoir, Mougreb.

D'Etape en Etape

Les tentes étaient roulées sur les sacs, et les sacs derrière les faisceaux. Mais les arbis n'en finissaient plus de charger les chameaux qui beuglaient et refusaient de s'agenouiller.

Enfin, le convoi s'ébranla. Juchés entre les caisses et les tonneaux, les chameliers chantaient, maintenant, une mélodie lente, trois notes sur trois tons invariables.

Après Batna, l'escorte se divisa en trois sections. L'une en tête, dont était Jean. L'autre en arrière, et la troisième échelonnée sur les flancs, en tirailleurs. Les gommiers éclairaient la marche. Malgré la révolte récente, durement châtiée, il n'y avait pas d'ennemis à craindre, au moins jusqu'à Biskra, mais, en route, des chameaux s'échappaient parfois, piqués de quelque mouche maligne, et ne revenaient plus.

On marchait vers les monts, vers Biribi ! Jean était triste. Mylord appela :

—Arrête, Laquedem.

Puis, dès qu'il l'eut rejoint :

—Laisse filer les autres, des ânes bâtés, sauf Richein. Ohé ! Richein, avance à l'ordre, que nous fricoteras-tu, tantôt ?

Richein frappa du poing sur sa musette gonflée.

—J'emporte de la "barbaque", et de la bonne... La cuisine, ça me connaît.

—Tiens-toi près de nous. Laquedem prenait des notes hier, je l'ai vu. Donnons-lui quelques renseignements sur ce pays. Là-bas, devant nous, c'est l'Aurès, et puis, plus rien, des plaines et des collines de sable... où nous allons. Ce mont, au nord-ouest, c'est le Touggourt, et cette ligne sombre, au pied, des cèdres, un bois splendide, le bois de Boulogne des gens de Batna. Au sud-est, à dix kilomètres... est Lambèse. Lambèse... je te cède la parole, mon bon Richein.

Alors Richein, comme s'il eût récité :

—Lambèse, Lambæsis, au pied de l'Aurès, quartier de la troisième légion romaine, remonte au premier siècle de notre ère. Ruines nombreuses et imposantes au milieu de la solitude. Abandonnée par les Romains, après Justinien, la cité devint la Tezzout des Arabes qui la lâchèrent à leur tour. A visiter le Prétoire et le temple d'Eculape, les quatre portes, sur quarante, qui restent debout... Il faut voir ces ruines par un soir de lune ; ainsi je les ai vues...

—Tu les as visitées, Richein ?

—Oui, fit Mylord. Pendant un convoi nous nous sommes absentés trois jours, avec Richein ; coût : deux semaines de tombeau.

—On a retrouvé, continuait Richein, de superbes mosaïques représentant Leda, les statues d'Eculape et d'Hygie.

Mylord n'écoutait plus. Plongé dans de profondes réflexions, il allait tête baissée.

Richein nomma encore, en passant, El-Biar (les puits), et des sources d'eaux thermales, à droite et à gauche, en toute cette contrée, le grenier de Rome, le pays des lions et des Numides farouches. Puis, lui-même se tut, fatigué. Ils avançaient dans une vallée profonde où le soleil dardait des flammes.

—Vlà le sable qui tire des larmes de mes rieurs, fit Dumur.

—Passe-moi ton sac, lui dit Jean.

—Merci, prends plutôt celui de Mylord.

—Non, je suis fort, moi.

—Celui de Richein, alors.

—Je ne suis pas fatigué, répondit Richein.

L'Anarcho refusait encore.

—Laisse, qu'importe, j'y crèverai.

Il fallut le lui enlever presque de force. Jean portait allègrement ce sac, parce qu'il était fort, lui aussi, parce qu'il était heureux du regard reconnaissant que lui avait lancé Dumur. La sueur coulait du front de l'Anarcho, petit et frêle.

—Tu fondais, mon pauvre vieux, remarqua Mylord.

—Et pourtant, ajouta Richein, ce n'est pas encore du soleil... Le ciel est gris... Demain, nous marcherons dans le feu... Feu partout, aux pattes et sur la nuque.

Le soir, ils campèrent près des ruines romaines de Symmachi, la Tazouide des Arabes. Ils défilèrent par l'oued qui roulait un petit filet d'eau jaunâtre, entre les monts Tibatou et Gaous.

Ils escaladèrent le col des Juifs, là où les flibustiers pillaient les caravanes.

Les ruines d'un temple se reconnaissaient encore au confluent des oueds Kantra et Fedala. Une haute muraille se dressait devant les soldats. Jean se demandait, en gravissant les pentes, s'ils allaient l'escalader, quand, tout à coup elle s'ouvrit, en plein ciel, comme coupée par la gigantesque épée d'un Roland de la Numidie antique.

—Le pont, annonçait Richein ; la bouche du Sahara. Attention !